

fiction et mémoire comme des phares qui s'allument dans la nuit

barbara fournier

La rentrée littéraire 2017 a été marquée par une série de romans en lien avec le nazisme et la Shoah, dont les prix Goncourt et Renaudot avec, respectivement, *L'ordre du jour*, d'Eric Vuillard, et *La disparition de Josef Mengele*, d'Olivier Guez. Longtemps considérée comme une zone interdite à la fiction, la mémoire de la Shoah donne de plus en plus matière à des œuvres dans la littérature, le cinéma, et la BD, sans parler du jeu vidéo. Un apport pédagogique incontestable pour les enseignants conviés à la table ronde organisée à la HEP Vaud sur le thème de la mise en fiction de la Shoah.



À l'issue du Colloque sur l'enseignement de la Shoah, et à l'initiative du Groupe d'étude de didactique de l'histoire de la Suisse romande et italienne

(GDH), une table ronde sur le thème « Mise en fiction de la Shoah, une expérience banale ? » a réuni des représentants de la recherche et du terrain autour de Dominique Dirlwanger, historien et enseignant (Interface sciences société UNIL); Séverine Graff, spécialiste du cinéma-vérité à la section cinéma de l'UNIL, Marc Elikan, professeur d'histoire au Gymnase de Beaulieu, à Lausanne, et Yaël Ehrenfreund, professeure de français au Gymnase de Morges et à l'École de français langue étrangère de l'UNIL.

Immersion totale et instantanée

Face à une histoire ressentie parfois avec fatigue ou suspicion par les élèves, le recours à la fiction qui puise sa matière dans la Shoah présente l'avantage de travailler à « hauteur d'homme » et de centrer immédiatement le propos sur des individus aux prises avec l'histoire, souligne d'entrée Dominique Dirlwanger. Mais cette immersion profonde et instantanée dans un monde autre, qui reconstitue un passé par des images, des personnages, des trajectoires, des psychés, doit, pour rester crédible et ne pas basculer dans le fantasme, donner du sens sans jamais tomber dans le sensationnalisme.

Séverine Graff le rappelle, longtemps le débat a été houleux sur la question de la mise en fiction de la représentation de l'Holocauste, surtout en France. Ce que Claude Lanzmann a appelé « le soleil noir » supportait-il des images, au-delà du témoignage? Que pouvait-on montrer et comment? Ce débat à la fois philosophique, éthique et esthétique a sans aucun doute nourri la réflexion d'une part notable de ceux qui ont fait sauter ce tabou de la représentation, sortant la Shoah d'une forme de mythification de moins en moins compatible avec le passage du temps et des générations. Sous le soleil noir, en quelque sorte, la fiction s'invente une place dans la mémoire pour y allumer des phares dans la nuit.



U

Une mémoire qui passe des témoins aux héritiers

Que ce soit *Le fils de Saul*, du jeune cinéaste hongrois László Nemes, qui projette le spectateur dans la chambre à gaz, mais toujours par la focale unique et très serrée du personnage principal, un « sonderkommando », *MAUS*, d'Art Spiegelmann, qui transpose le récit de son père, survivant de la Shoah, en bandes dessinées, dans un univers animalier effrayant, fait de chats, de souris et de cochons, ou *Un Juif pour l'exemple* de Jacques Chessex, qui raconte un crime antisémite perpétré à Payerne lorsqu'il était enfant, ces œuvres utilisent le langage de la fiction comme un puissant levier à la non-fiction. Elles agissent en passeuses entre les éléments d'un réel emprunté à l'histoire et les imaginaires individuels des lecteurs et des spectateurs.

Pour faire résonner l'indicible, de l'intérieur, renvoyant chacun à ses propres réflexions ou contradictions, les œuvres qui paraissent aujourd'hui demeurent les fruits de lents et très soigneux

travaux d'enquête de leurs auteurs, qui entretiennent eux-mêmes une relation personnelle avec l'histoire de la Shoah ou avec la nécessité de la transmettre. Alors que les derniers témoins directs s'évanouissent, la fiction investit la mémoire comme une nécessité. Ainsi la scénariste du *Fils de Saul*, Clara Royer, 33 ans au moment de l'interview qu'elle donne à Télérama en 2015, explique: « Nous ne sommes pas des témoins de la Shoah, mais des héritiers. Cela nous semble important que des gens de notre âge puissent transmettre quelque chose de cette période à notre génération. »

D

Des récits pour cerner l'indiscernable

Marc Elikan, passionné de bandes dessinées, constate à quel point le 9^e art est capable d'entrer en résonance avec les jeunes, en classe, y compris quand il traite d'un thème aussi difficile. « J'ai actuellement, dit-il, un de mes élèves qui a choisi

Sous le soleil noir, en quelque sorte, la fiction s'invente une place dans la mémoire pour y allumer des phares dans la nuit.

de faire son travail de maturité en réalisant une BD sur la Shoah. Quand on y regarde de près, l'œuvre dessinée évoque toutes les étapes de cette histoire, des relents antisémites de *l'Étoile mystérieuse*, d'Hergé, paru en 1942, à 2^e *Génération*, ce que je n'ai pas dit à mon père, de Michel Kichka, paru en 2012 ».

Comme la bande dessinée, les romans représentent un support précieux pour embarquer les élèves dans une réflexion approfondie. Yaël Ehrenfreund met l'accent en particulier sur ce qui constitue en quelque sorte « l'essence » de la Shoah: l'absence, la disparition, l'espace en creux.

Quand Patrick Modiano publie, en 1997, à l'issue d'une longue quête, *Dora Bruder*, – nom d'une jeune fille fugueuse, tombé sous ses yeux par hasard à la lecture d'un avis de recherche publié

Pour rester crédible et ne pas basculer dans le fantasme, donner du sens sans jamais tomber dans le sensationnalisme.

par ses parents dans un journal, fin décembre 1941, et nom qu'il retrouve ensuite dans la liste d'un convoi pour Auschwitz, en septembre 1942 – l'écrivain tente de tirer du néant la vie d'une adolescente inconnue qui a sombré sans laisser de traces. Et il n'y a que l'écriture qui a cette capacité de cerner l'indiscernable, une vie devenue, comme le dit Modiano, « ce blanc, ce bloc d'inconnu et de silence », cet espace gommé où se trouvait une personne particulière, avec une histoire et des rêves qui n'appartenaient qu'à elle.

Inconnu à cette adresse, nouvelle parfaite et cas exemplaire

Mais dans la longue liste des romans qui traitent de la Shoah et qui se prêtent bien à un usage pédagogique, il en est un qui retient tout particulièrement l'attention par sa brièveté, sa cohésion et sa force de frappe, c'est *Inconnu à cette*

Cette nouvelle peut être lue avec de jeunes élèves, car ils crochent sans peine à ce texte qui dit beaucoup sur la réalité nazie avec une économie de moyens spectaculaire.

adresse, de Kressmann Taylor. « Cette nouvelle peut être lue avec de jeunes élèves, car ils crochent sans peine à ce texte qui dit beaucoup sur la réalité nazie avec une économie de moyens spectaculaire », commente Yaël Ehrenfreund.

Dans cette œuvre, tout est singulier. Son auteur, d'abord. Une Américaine, d'origine allemande, qui avait fait des études de lettres et qui travaillait dans la publicité, mais dont le prénom, Kathrine, avait été éliminé, son éditeur et son mari jugeant que le récit était « trop fort pour avoir été écrit par une femme ». Le destin du livre ensuite. Écrit en 1938, dans une tentative désespérée d'attirer l'attention des Américains sur ce qui était réellement en train de se jouer dans l'Allemagne d'Hitler, *Inconnu à cette adresse* rencontre un certain succès lors de sa parution aux États-Unis, ainsi que dans quelques pays d'Europe. Puis, la guerre arrive et le livre, après une adaptation au cinéma en 1944, est progressivement oublié jusqu'à sa republication en 1995, lors de la commémoration du cinquantenaire de la libération des camps. Traduite en 20 langues, retranscrite pour le théâtre et la télévision, la nouvelle de Kressmann Taylor ne cesse depuis d'être réimprimée.

Q

Quand le moteur implacable de l'aliénation totalitaire se met en marche

Mais le plus singulier, c'est le contenu d'*Inconnu à cette adresse*, souvent désigné comme « la nouvelle parfaite » : 19 lettres échangées entre deux vieux amis et associés, du 12 novembre 1932 au 3 mars 1934. Martin Schulse rentre en Allemagne fin 1932 avec sa famille, et Max Eisenstein reste à San Francisco où il continue de gérer leur commerce de tableaux. En l'espace de quelques missives, le moteur implacable de l'aliénation totalitaire se met en marche. En trente petites minutes de lecture, et après une chute inoubliable, dont le tranchant laisse le lecteur pantelant et abasourdi, tout est dit : l'ombre de la Shoah ne s'est pas encore officiellement levée sur l'Europe au moment où cet échange épistolaire paraît, mais, tel un venin mortel concentré dans une fiole, le désastre est déjà contenu tout entier dans ces quelques pages d'une correspondance fictive dont le cri d'alarme, hélas, restera lettre morte... /

